

ANNE-MARIE POL

RACHEL

*Le théâtre
ou la vie*



Flammarion

Extrait de la publication

PARIS, 1830

Pour survivre, Éliisa doit demander l'aumône dans la rue. Mais la jeune fille sait qu'elle est faite pour le théâtre.

Du simple cours privé à la Comédie française, Éliisa montre à tous qu'elle n'a rien mais qu'elle veut tout, que le théâtre sera sa vie.

Éliisa bouscule son destin. Elle devient Rachel, la comédienne aux mille visages.



ILLUSTRATION DE
MAYALEN GOUST

ANNE-MARIE POL

RACHEL

*Le théâtre
ou la vie*

ANNE-MARIE POL

RACHEL

*Le théâtre
ou la vie*

Flammarion

Tous les noms propres et les mots suivis d'un astérisque apparaissent dans le « Bref aperçu » ainsi que dans la liste des « Personnages du monde des Arts et des Lettres » que vous trouverez en fin d'ouvrage.

© Éditions Flammarion, 2010
87, quai Panhard et Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0812-2797-2

*Pour elle, Éliisa,
et pour tous ceux qui rêvent de monter sur scène...*

« C'est une créature toute d'instinct, ignorante,
une vraie princesse bohémienne,
une pincée de cendre où il y a une étincelle sacrée. »

Alfred de Musset (1810-1857)

Avant-propos

La vie si brève de Rachel – l'étoile du théâtre français entre 1838 et 1858 –, qui parvenue au faite de la gloire fut emportée par la phtisie à moins de trente-sept ans, pourrait paraître inventée tant elle est étonnante.

Née dans la misère, elle s'est élevée peu à peu jusqu'au sommet de l'échelle sociale, grâce à son « talent pour l'art dramatique », selon son expression. Devenue la reine de Paris, elle n'a jamais été dupe de son succès ; elle est toujours restée en marge. « La seule société qui convient à un artiste, ce sont ses rôles », affirmait-elle.

Il m'a semblé que cette jeune femme courageuse, persévérante et ambitieuse était un beau modèle à offrir aux lecteurs.

Mais, pour l'écriture de ce livre, je n'ai pas voulu me pencher sur les années dorées de son



existence, lorsqu'elle côtoyait les plus grands noms de l'intelligentsia de son temps, vivait des amours tumultueuses et donnait, enfin, son unique petit-fils à feu l'empereur Napoléon I^{er}.

J'ai préféré m'attacher à l'enfant puis à la jeune fille qu'elle fut, celle qui n'avait rien et voulait tout...

Une petite fleur sauvage appelée, alors, Élisabeth Félix...

A-M. P.

Prologue

Le Cannet (Alpes-Maritimes)
Villa Sardou

Septembre 1857

On m'a installée dans le jardin, sur une méridienne.

Enveloppée dans mon châle couleur puce, le plus vieux, celui que je préfère, je tends la joue au soleil qui glisse entre les branches des figuiers ; il va me guérir, m'a-t-on dit. Je cesserai de tousser, et ma vie reprendra au soleil de la scène, l'unique soleil capable de me réchauffer vraiment...

Je m'appelle Rachel.

J'ai trente-six ans.



Je suis la plus grande comédienne de mon époque.

Cela explique-t-il que ma vie, la vraie, ressemble à une incroyable pièce de théâtre, pleine de lumières et d'ombres ? Peut-être. Alors, aujourd'hui, je ferme les yeux pour en regarder défiler certaines scènes ; elles m'amuse, elles m'émeuvent, elles m'éblouissent...

Quel parcours, le mien !

Comment la petite Éliisa que j'étais, au départ, a-t-elle réussi à monter aussi haut ?

ACTE I

Sur la route

Une enfance vagabonde...



Sous le signe du soleil

Mars 1827

Le caillou a volé.

Jeté par un des gamins qui courent derrière la carriole, à la sortie du village, il vient ricocher contre les montants de la capote et tombe à l'intérieur, entre les ballots d'habits ; il manque de peu Éliisa, assise à l'arrière.

Elle le ramasse, lorsque le même garçon se met à crier à tue-tête :

— Dehors, les bohémiens !

Pour le faire taire, elle voudrait lui renvoyer son projectile en pleine figure, mais menue pour



ses six ans, presque « souffreteuse » comme on dit, Élisabeth Félix ne risque pas d'atteindre son but. Elle préfère serrer la main sur la pierre, très fort, à avoir mal : une façon d'y puiser la force, justement, de toiser son agresseur.

Sourcils froncés, elle plante son regard noir dans le sien. Le garçon en reste figé. Éliisa a déjà des yeux de grande personne. Des yeux qui commandent et impressionnent.

— Attention à toi, le momacque ! crie alors Sophie, passant le nez derrière Éliisa, ma petite sœur peut te changer en crapaud, si ça lui chante...

À huit ans, l'aînée a la langue bien pendue : le lanceur de caillou détale avec les autres benêts. De quoi éclater de rire, à se tordre, même ! Perché sur le siège avant, les guides à la main, Jacques Félix se retourne vers ses filles :

— Arrêtez vos sottises, les poupées !

Esther, sa femme, assise à ses côtés, le dernier-né, Raphaël, sur les genoux, murmure alors dans son jargon mi-français, mi-alsacien :

— Laisse-les s'amuser, va !

— Se chamailler avec des gredins qui nous insultent ? Tu parles d'un amusement !

Jacques fait claquer son fouet sur le dos de l'âne. Et, emportée par son trot cahotant, la charrette de la famille Félix s'éloigne en direction de Lyon.



— Là-bas, ça ira mieux ! prédit le père.

Il veut le croire, malgré la poisse. Il a étudié pour devenir rabbin et le voilà colporteur ! Des années qu'il sillonne les routes de Suisse, d'Allemagne et de France pour vendre sa pacotille sur les marchés – éventails, lunettes, parapluies, almanachs ou rubans. Il y gagne à peine de quoi nourrir sa nichée... et encore, mal ! Mais il espère toujours un changement, une bonne fortune ou un sourire de la chance...

Le caillou au creux de la main, Éliisa réfléchit, puis elle s'informe tout bas à l'oreille de Sophie :

— On nous l'a lancé parce qu'on est pauvres ?

— Plutôt parce qu'on est juifs.

— Mais il a dit « bohémiens »...

— Parce que les bohémiens voyagent sur les routes, comme nous, et il ne voit pas la différence, ce niais !

Éliisa rejette la pierre au-dehors, la regarde rouler, puis quand elle l'a perdue de vue, souffle :

— Dis, Sophie, c'est mal d'être juifs ?

— Au contraire, guenipe !

Piquée, Éliisa tire sur la boucle blonde dépassant du fichu de sa sœur :

— Guenipe toi-même !

La grande réplique par une calotte.

— Hé, ho ! intervient Jacques Félix. Si vous continuez, je vous débarque dans le fossé !



La mère s'épouvante :

— Comment oses-tu dire une chose pareille à nos filles ? *Meine Schätze, meine Wunder*¹...

Se tordant le cou, elle admire d'un tendre coup d'œil la blonde Sophie et la brune Éliisa, le jour et la nuit.

La petite lui sourit :

— *Màmma*², réclame-t-elle, raconte encore ma naissance !

Une façon de se consoler de l'envoi du caillou, de vexer l'aînée, aussi, qui ne peut pas se targuer d'être venue au monde d'une façon originale, comme elle, Éliisa !

— Un peu plus, commence aussitôt sa mère, tu te présentais sur la route...

Un préambule que la famille connaît par cœur. Le père claque de la langue pour encourager l'âne à accélérer, et Sophie se met à fredonner, mais Éliisa écoute comme si elle n'avait jamais entendu narrer son conte de fées.

« *Il était une fois une petite fille pressée de naître et de vivre...* »

— C'était le lundi 28 février 1821. On voyageait en Suisse, à l'époque, dans le canton d'Argovie. Et quel froid, ce jour-là ! La neige faisait des plaques

1. « Mes trésors, mes merveilles... », en allemand.

2. « Maman », en alsacien.

